L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLEANS, SAMEDI MATIN, 15 SEPTEMBRE 1894. 68me Année.

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.
Bureaux : 73 rue de Chartres.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Entered at the Post Office at New Orleans, La. as Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLÉANS.
SAMEDI, 15 SEPTEMBRE 1894.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

Le Congrès des Ruraux en France.

Il se produit, en France, depuis seize ou dix-huit ans, un mouvement bien remarquable, d'autant plus digne d'être signalé qu'il est absolument sans précédent dans l'histoire de ce peuple, au moins dans les temps modernes. Pour nous surtout, il semble extrêmement intéressant à constater et à étudier, attendu qu'il se manifeste ici avec presqu'autant d'énergie et d'intensité, quoique pour des causes et dans des conditions toutes différentes.

Nous voulons parler du mouvement des ruraux, des campagnards, des paysans qui date, comme nous l'avons déjà dit, de seize à dix-huit ans, puisqu'il est sorti tout entier de la loi de 1884 sur les syndicats.

Les créateurs de la loi ne songeaient guère alors à ces ruraux, à ces millions de petits propriétaires des campagnes, qui sont le sel de la terre, les pères nourriciers du pays, l'âme et le bras de la nation. Ils travaillaient pour les radicaux, c'est-à-dire pour les classes ouvrières des villes, qui ne sont pas toujours le plus pur élément de la France nouvelle.

Ce sont, en effet, les syndicats ouvriers qui ont ouvert la lice. On sait ce qu'ont produit les Congrès socialistes de Marseille, de Dijon ; ça été pour les revendications ouvrières une sorte de triomphe.

A la bonne heure ; mais chacun son tour. Que l'on fasse la part des ouvriers des villes, dans la crise sociale que traverse la pays, rien de mieux ; mais qu'on n'oublie pas l'élément rural, qui est beaucoup plus nombreux, car il forme à lui seul, les trois quarts de la nation—ce qui est quelque chose dans un pays de démocratie, de suffrage universel—et qui vaut beaucoup mieux, parce qu'il est essentiellement laborieux, essentiellement sobre, essentiellement économe—les trois grandes forces d'un peuple.

Or, ce qu'ont fait les socialistes des villes, les Ruraux l'ont voulu faire de leur côté. Eux aussi, ils ont créé des syndicats. Oh ! le mouvement n'a pas été si facile à imprimer à cette masse de paysans disséminés, isolés dans les campagnes. Les villageois n'aiment pas, d'ailleurs, le bruit, le tapage et, comme ils ont, tous ou à peu près tous, un "Home," un coin pour s'y abriter, eux et leurs familles, ils tiennent à y rester. Comme ce toit, ce "Home" leur appartient en toute propriété, ils tiennent à le conserver. Avisez-vous d'aller plaider la cause, du collectivisme, même sous le chaume du plus humble des cultivateurs, vous y serez très mal reçus et l'on vous montrera assez poliment le chemin de la porte.

Le collectivisme! C'était bon cela, sous l'ancien régime, alors que presque toute la propriété était concentrée entre les mains de la noblesse et du clergé. Mais, depuis lors, elle a été divisée, le partage fait, et le paysan tient à sa petite propriété avec d'autant plus d'ardeur qu'il la cultive avec une passion, avec une opiniâtreté indomptables et qu'à force d'ingéniosité, il la force à lui rendre souvent plus qu'elle ne peut lui donner.

Donc les syndicats agricoles se sont lentement formés, mais ils ont fini par se multiplier et envahir toute la France. Ils sont aujourd'hui plus de 1,500, bien organisés et ils viennent, de tous les coins du pays, de se réunir à Lyon, à l'occasion de l'Exposition.

Il y a les syndicats communaux, les syndicats d'arrondissement, les syndicats de département et, au-dessus de tout cela les Unions—unions de Provence, de Guyenne et Gascogne, du Midi, de Bourgogne et Franche Comté, de l'Anjou, du Centre, du Nord, etc. Tout cela se relie à la Société des Agriculteurs de France qui a créé l'Union des Syndicats Agricoles ; tout cela enfin forme une grande fédération qui peut tenir tête à la spéculation, au commerce, exercer une pression sur les pouvoirs publics et, au besoin, rétablir l'élément révolutionnaire et collectiviste des villes.

Voilà une organisation comme nous voudrions voir s'en établir une parmi nous, embrassant non pas seulement la Louisiane, mais les Etats du Sud, les Etats de l'Ouest, et qui serait capable de lutter victorieusement contre la coalition des milliardaires improvisés, contre les sourdes menées économiques de la spéculation.

Qu'est-ce donc après tout que l'Union, et ce n'est au pays agricole, comme la France? Que sommes-nous, nous tous, Louisianais? des ruraux, rien que des ruraux.

Et cela est vrai, non seulement des habitants des campagnes, mais de ceux de la ville, puisque nous ne vivons que des produits de nos planteurs et de nos fermiers.

Si nous avions une semblable fédération, nous ne serions pas victimes comme nous le sommes aujourd'hui, parce que nous serions soutenus par les fermiers des différentes parties de l'Union, comme nous les soutiendrions, le jour où l'on voudrait les opprimer. Nous n'avons pas à redouter, comme là-bas, le collectivisme qui est, ici, un non-sens ; mais nous avons à craindre l'exploitation, les monopoles au bout desquels on aperçoit l'appauvrissement, la misère, la ruine et, pour nous servir d'une expression assez pittoresque, la mort à petit feu de la propriété foncière.

UN RIGORISTE.

Il faut convenir que l'empereur Guillaume est un souverain vraiment soucieux de la prospérité et du bon ordre de son Etat.

Un journal de Berlin publie une note marginale écrite par l'empereur Guillaume sur le dossier judiciaire d'un officier. Celui-ci s'était rendu coupable d'injures adressées à des instituteurs appelés sous les drapeaux et avait été condamné pour ce fait, par un conseil de guerre, à plusieurs mois de détention dans une forteresse.

Le dossier judiciaire ayant été soumis à la sanction de l'empereur, celui-ci a écrit en marge : "Je ne croyais pas avoir dans mon armée un officier ayant aussi peu d'éducation." Après avoir purgé sa peine, cet officier sera rayé des cadres de l'armée.

Les Perplexités des Chefs de la Démocratie.

L'attitude prise par les planteurs louisianais aux trois meetings de Donaldsonville, de l'Hôtel Royal et de Pointe-à-la-Hache ; leur intention bien nettement exprimée d'abandonner le parti démocrate et de se jeter dans le camp républicain a non seulement fait scandale dans une partie de l'Union et est devenue l'objet de sévères critiques de la part des organes de la démocratie, mais elle a jeté le désarroi parmi les chefs du parti. Nous le concevons.

Il est incontestable que le parti actuellement au pouvoir a fait de sérieuses pertes électorales dans le Nord et le Nord-Est, par suite de la malheureuse politique économique suivie par la Chambre et le Sénat ; mais la défection possible de la Louisiane, aux prochaines élections congressionnelles, pourrait conduire à un désastre. Ce qui a le plus exaspéré les esprits, c'est le texte de la loi Wilson, qui interdit positivement, désormais, le paiement de toutes primes dues jusqu'au jour et à l'heure de la mise à exécution du nouveau régime économique. Cela a tout l'air d'une spoliation préméditée.

Les chefs du parti le sentent bien ; ils regrettent que les choses se soient passées de la sorte ; mais qu'y faire ? La loi est là, à laquelle tout honnête fonctionnaire doit obéir. Comment revenir sur ce malencontreux article ? Le fait est impossible avant la rentrée du Congrès, mais, alors, il sera trop tard. Le législateur, d'ailleurs, ne voudra pas se déjuger ; personne n'y compte. S'il y a une probabilité, c'est qu'il empire encore la situation. On n'a pas idée de l'entêtement, de l'aveuglement des partis qui se sont jetés dans une fausse voie et refusent de revenir sur leurs pas. Ils ferment les yeux pour ne rien voir, ils se bouchent les oreilles pour ne rien entendre. Ne leur parlez pas de l'expérience ; elle leur a toujours été inutile. Les entraîneurs de la démocratie ont pourtant encore présente à la mémoire, la cruelle leçon de 1888. Ils n'en ont cure.

Faites donc, d'un autre côté, entendre raison, à des gens exaspérés comme le sont nos planteurs !

Y a-t-il un moyen de détourner le danger, de prévenir la catastrophe ? Nous le souhaitons, sans trop l'espérer.

Les Gisements de Soufre de Calcasieu.

Voilà au moins vingt ans qu'il est question de l'exploitation des mines de soufre de Calcasieu, qui sont situées, comme chacun sait, non loin de Lac Charles. Plusieurs tentatives ont été faites dans ce but et différentes compagnies se sont formées ; elles ont commencé les travaux, puis les ont abandonnés. Le public d'a jamais été mis au courant des causes de tous ces insuccès. Est-ce mauvaise direction ? Est-ce manque des capitaux nécessaires ? Nous l'ignorons. Mais il est incroyable que, jusqu'ici, on n'ait pu arriver à aucun résultat appréciable. Les mines sont là, cependant, au ras et vis de tout le monde. On sait qu'elles sont très abondantes, qu'il est facile d'y pénétrer et d'en extraire le produit.

Ces mines viennent de changer de propriétaire. C'est la compagnie dite "Standard Oil Co." qui en a fait l'acquisition, au prix de $175,000—la moitié de tout ce que ces gîtes valent. Il y a là une fortune à faire et une nouvelle industrie à créer pour notre pays, qui en a un si grand besoin.

Comment la paroisse Calcasieu, qui a été déjà visitée par tant de spéculateurs, n'a-t-elle pas encore, depuis si longtemps, trouvé d'acquéreurs sérieux pour cette propriété, qui est un si bon champ d'exportation? C'est ce que nous avons de la peine à concevoir. Espérons que cette fois la "Standard Oil Co." sera plus heureuse.

UN DOCUMENT INTÉRESSANT :

Voici un intéressant document publié par la *France militaire* :

Plusieurs écrivains militaires allemands ont fait allusion, en ces derniers temps, à un mémoire qui aurait été adressé, peu de jours après la déclaration de guerre, en 1870, au roi Guillaume par le lieutenant colonel de Walderzee (le général actuel).

Ce mémoire, dont bien des gens avaient nié l'existence, vient d'être publié.

Le voici brièvement résumé :

Le comte de Walderzee remplissait à Paris les fonctions de premier attaché militaire prussien, à l'époque où les deux nations résolurent de vider par les armes leurs vieux différends.

Aussitôt la guerre déclarée, M. de Walderzee consacra les derniers instants de son séjours en France à rédiger une sorte de mémoire sur l'art de combattre l'armée française, mémoire dont voici les traits principaux :

1. Appréciations sur les généraux français, très habiles à manier leurs divisions ou brigades dans les opérations d'ensemble, mais ignorant absolument l'art de les fractionner en avant-garde, gros, etc., etc.

2. L'infanterie française combattra généralement sur deux lignes : la première en ordre disperse, la deuxième en ordre serré ;

3. La cavalerie française ne songera jamais à charger l'infanterie adverse (Franschwiller et Sedan ont prouvé le contraire). Elle n'est ni mobile ni manœuvrière ;

4. L'artillerie française est très supérieure à celle des Allemands au point de vue des manœuvres, mais elle lui est très inférieure comme nombre et comme matériel. Les mitrailleuses sont excellentes jusqu'à 1,500 mètres ;

5. D'une façon générale, les Français se tiendront vraisemblablement sur la défensive.

A la suite de ces renseignements, datés du 18 juillet, le comte de Walderzee donnait à l'armée allemande les conseils que voici :

1. Eviter de combattre en plaine, pour atténuer les effets supérieurs du tir de l'infanterie française. En terrain coupé, la différence entre les armements sera beaucoup moins sensible. Les troupes allemandes obtiendront alors des résultats merveilleux ; car elles sont infiniment plus manœuvrières et leurs officiers beaucoup plus intelligents que l'ennemi ;

2. Eviter d'ouvrir le feu à des distances supérieures à cinq cents pas (400 mètres) ; exécuter sans arrêt la marche d'approche jusqu'à cette distance ;

3. Adopter le déploiement en tirailleurs. (L'inobservation de cette recommandation a valu aux Allemands des pertes énormes, les 4, 6, 14, 16 et 18 août, à Wissembourg, Worth, Spickeren, Borny, Rezonville et Gravelotte) ;

4. Ne jamais attaquer de front, mais toujours de flanc ;

5. Employer la cavalerie, avant la bataille, à inquiéter l'ennemi sur ses derrières et sur ses flancs ;

6. Eviter d'engager cette cavalerie contre celle des Français autrement que de front et en masse ;

7. Ne jamais employer l'artillerie divisionnaire qu'en masse, parce que, dans ce cas, elle est toujours numériquement plus forte que celle des Français ; la faire entrer en action dès le début ; éviter de la placer à moins de 1,500 pas des mitrailleuses.

Ces observations et ces instructions de l'ancien attaché militaire sont évidemment fort justes ; elles dénotent de la part du comte de Walderzee une connaissance approfondie de l'armée d'alors.

Cependant on nous permettra bien de faire à leur sujet les quelques réserves suivantes :

Pourquoi l'ouvrage du grand état-major ne mentionne-t-il pas un mot de ce rapport ?

Pourquoi M. de Walderzee n'a-t-il pas imité le colonel Stoffel, qui a publié ses rapports au lendemain de la guerre.

Pourquoi donc a-t-il attendu la mort de l'empereur Guillaume Ier, du maréchal de Moltke, du prince Frédéric-Charles, de l'empereur Frédéric III, ou un mot de tous ceux qui auraient pu confirmer la véracité de ces assertions ?

Mais voilà bien des pourquoi.

Bébé est incorrigible

—Dis, papa, pourquoi l'éléphant a-t-il une trompe ?

—C'est pour prendre ses aliments.

—Alors, pourquoi que l'on ne pas ?

M. FRANÇOIS COPPÉE.

M. François Coppée est arrivé à démêler dans son talent la part qu'il tient de ses ascendants. Sa poésie, autant qu'il peut s'en rendre compte, est faite de l'union de deux choses : une fineesse aristocratique de sentiments et un goût prononcé pour le peuple, pour le petit peuple. L'une de ses tendances, la tendance aristocratique, il la tient, croit-il, de sa lignée paternelle, formée de gens instruits, haut placés, frayant avec des nobles ; son père a beaucoup écrit : il a fait des vers qui n'ont jamais été publiés. Il n'a point connu les poésies de son fils et n'a pas exercé sur lui d'influence directe, ayant été frappé de paralysie à une époque où son fils n'avait pas encore quinze ans. La ligne maternelle représente l'élément peuple : petites gens, occupés à des métiers modestes, serruriers de père en fils. Trait à retenir, le grand-père maternel ne savait pas lire.

Cette double influence héréditaire a donné à M. Coppée une nature complexe. Il aime réellement le monde des humbles, il aime les faubourgs, il va dans les fêtes de banlieue, coudoie l'ouvrier avec plaisir ; il préfère les milieux populaires au monde des salons, trouvant dans le monde un caractère artificiel, apprêté, mensonger, qui lui a toujours déplu.

Il a commencé à écrire étant enfant. Sa précocité lui paraît être chose naturelle ; tous les poètes débutent jeunes : Victor Hugo, Musset, Lamartine. Il y a plus : tout le monde, à un certain âge, fait des vers ; mais on ne continue pas, en général, et on brûle ce qu'on a fait. Jusqu'à vingt-six ans, M. Coppée composa pour son plaisir, sans avoir l'idée de montrer ses vers et encore moins de les publier. Il garde un souvenir reconnaissant à M. Catulle Mendès, qui, le premier, lui donna la conscience de son talent et l'engagea à écrire pour le public. Il ne réussit pas du premier coup à dégager sa personnalité ; comme tous les écoliers de l'époque, il imitait Victor Hugo, Lamartine, Baudelaire, surtout Victor Hugo, qu'il n'a connu personnellement que beaucoup plus tard ; chose curieuse, il ne cite point Musset parmi ses premiers maîtres. D'après son jugement, son originalité date des *Intimités*, poésies qu'il a publiées à vingt sept ans.

M. Coppée n'a point de procédés de travail, à proprement parler. Il travaille mieux l'après-midi que le matin à jeun, parce qu'ayant une santé de deuxième qualité, bilieuse et nerveuse, il a besoin d'être bien nourri pour bien travailler. Il produit davantage l'été que l'hiver, parce qu'il s'isole plus facilement ; mais il croit que, sauf cette circonstance accessoire de l'isolement, l'hiver est plus favorable à la poésie ; ou plutôt, il préfère les saisons clémentes, qui ne font pas sentir leur action.

Faire des vers est chose fort difficile. M. Coppée ne croit pas au poète qui écrit, les cheveux ébouriffés, le col de la chemise entr'ouvert, dans un désordre romantique et pourri ; il ne croit pas à l'amazone à cheval ; Goethe a ses *Méditations* sur le pommeau de sa selle ; pure légende, ou, pour mieux dire, par cabotinage. On écrit ses vers avec beaucoup de peine et d'efforts, en corrigeant sans cesse ; voilà la vérité. Qu'on le veuille, pour composer, d'être calme, en pleine possession de son moyens, et on ne se sert d'aucun moyen artificiel. D'après M. Coppée, on n'a pas toujours dit la vérité sur Victor Hugo, et on a exagéré quelque peu sa puissance d'improvisation. Si on consulte ses manuscrits originaux, on les trouve raturés et heureusement raturés, car la correction vaut souvent beaucoup mieux que le mot biffé.

M. Coppée construit ses vers dans sa tête, en se promenant, et il ne les écrit que lorsqu'ils sont terminés, bien qu'il les corrige souvent au moment où il les écrit. Dans ses meilleures jours d'inspiration, il arrive à écrire jusqu'à soixante vers de poésie intime, de cette poésie qui, dit-il, sort *des petits bujaux*. On écrit plus facilement les vers du théâtre, qui sont plus factices. Ainsi, il a écrit en six semaines les *Jacobites*, drame qui contient plus de de 2,000 vers ; il est vrai qu'il était à cet époque au bord de la mer, dans une solitude complète, ne voyant que sa sœur et ses domestiques.

C'est par l'oreille qu'il apprécie son vers et le juge, avant de l'écrire ; il est sensible, dans son audition intérieure, à la consonnance finale. On peut distinguer deux sortes de rimes : les auditives et les visuelles. M. Coppée, bien qu'il aime la rime riche, ne tient compte que de la rime auditive, et, s'il n'était pas retenu par le respect de la tradition, il ferait rimer volontiers *rocké* et *rocher*. Comment trouve-t-on les rimes? Le moyen est bien simple : avec un dictionnaire. Il n'a pas de poète qui ne possède dans sa bibliothèque un dictionnaire des rimes. Celui de M. Coppée, que nous apercevons du coin de l'œil, reste à demeure sur sa table de travail ; il ne s'en sert pas souvent,—parce qu'il le connaît pour ainsi dire par cœur.

Comme Banville, dont il semble partager jusqu'à un certain point les idées esthétiques, M. Coppée aime qu'il a dans la tête une collection de rimes de toutes sortes qui se présentent immédiatement à son appel. Il n'a pas besoin de passer en revue toute la série de rimes : d'instinct il va à celle qui est en harmonie avec son sujet, écartant les rimes en *ai* qui sont toujours banales, et les rimes en *on*, qui sont toujours mauvaises. La recherche de la rime excite la pensée, et si elle ne donne pas toujours la pensée maîtresse, elle donne souvent la cheville. Il faut cheviller, c'est certain ; on ne peut pas faire autrement. Quelques-uns ont proscrit la cheville, par exemple, Musset, ce qui ne l'empêchait pas de cheviller plus que n'importe quel autre poète ; et Victor Hugo, grâce aux rimes, a souvent trouvé des chevilles meilleures que la pensée principale.

Cette recherche de la rime et cette nécessité de la cheville donnent à la poésie un je ne sais quoi qui la fait ressembler à une adresse d'art mécanique, adresse qu'on perd rapidement quand on ne s'exerce pas. Quand M. Coppée reste longtemps sans écrire des vers, il sent le besoin de se détendre en déclamant à haute voix, pendant quelque temps, les vers d'un poète aimé. Tel Planté fait des gammes sur un piano muet afin de se préparer à un concert.

Nous en avons assez dit sur le métier du poète. Nous voudrions maintenant parler de son âme, de ses sentiments, des sources où il puise son inspiration. Mais M. Coppée, malgré son désir éminent de nous satisfaire, paraît ne pas être assez psychologue ou, si l'on veut, assez conscient de lui-même pour nous décrire le jeu de l'imagination créatrice. L'amour, nous assure-t-il, n'est pas le sentiment inspirateur de toute poésie ; lui-même a fait des vers à un âge où il n'avait pas encore de sexe. Nous pourrions ajouter que si on lit son œuvre entière on ne trouve qu'un petit nombre de vers inspirés réellement par l'amour. Ce qui caractérise le poète, c'est, dit-il, un fonds de naïveté, une fraîcheur et une richesse de sentiments qui survit, malgré les expériences et les usures de la vie. Un poète est un enfant qui ne vieillit pas.

LE NOUVEAU FUSIL ITALIEN.

Les discussions qui ont eu lieu ces temps derniers sur la question des fusils, sur les crosses de rebut trouvées çà et là, sur le danger que pourrait faire contre la l'Italie la découverte du secret de son nouveau fusil perfectionné, modèle 6 mm 1/2 de 1891, ont ramené l'attention publique sur cette arme, l'une des plus parfaites en existence, suivant le témoignage même des étrangers.

Cette arme doit remplacer le fusil à répétition en usage dans notre armée, c'est-à-dire le Vetterli modèle 1870, transformé par le système Vitali.

Le nouveau fusil italien est d'une construction plus simple et d'un maniement plus aisé que le fusil allemand ; il ne pèse que 3 kilogrammes, c'est à dire 1,100 grammes de moins que le Vetterli.

Le cabre-balonnette, très court, se pose sur l'axe et sur le plan vertical du canon. La cartouche pèse 21 gr. 1/2.

La rapidité du tir est de 20 coups à la minute ; on peut tirer 500 coups de suite sans que le canon s'échauffe.

Cette arme est supérieure sous tous les rapports à celles des autres puissances ; elle a pour elle la légèreté, la solidité, la facilité du maniement, la portée, la justesse, la force de pénétration, un recul insignifiant, et elle ne revient en tout qu'à 40 lires. Le mal est qu'on ne peut procéder assez rapidement à la fabrication de ces fusils.

Your daily meals

can do you no good when your stomach and digestion are out of order! The food you eat does not make so much difference as *the way it is digested*. When in health you can eat almost anything, but when sick the most delicate dishes cause disgust!

Brown's Iron Bitters

is the best remedy for *stomach troubles and indigestion* you can take. It has been tried and proven for many years. It will surely cure *you*. Brown's Iron Bitters does not injure the teeth or cause constipation, *as all other iron medicines do*. If your stomach troubles you, it's Brown's Iron Bitters you need! Do not try it as an experiment merely, for many, many sufferers have told us of dyspepsia cured—health restored—*you need not doubt!*

The Genuine has the Crossed Red Lines on the wrapper.

All Druggists and General Storekeepers sell it. But get the genuine—

BROWN CHEMICAL CO., Baltimore, Md.

MESSE FUNEBRE.

Une messe funèbre sera célébrée pour le repos de l'âme de feu BERNARD BORIE, à l'Eglise St-Patrick, rue du Camp, entre les rues Girod et Julie, le lundi, 17 septembre 1894, à 8 heures du matin. Les parents, amis et connaissances de la famille sont invités à y assister.

De la part de sa veuve.

15 sept—1f

Nous Garantissons la Pureté de nos Produits.

—TELEPHONE 1010.—

TO-KALON

DEPOT DE VINS.

Ancien No 129, Nouveaux Nos 527 & 541

Rue Royale, coin Toulouse,

NOUVELLE-ORLEANS.

VINS ROUGES, Vins Blancs, Rosé, Sauterne et Riesling

TO-KAY.

Angelica, Marsala, PORTO, SHERRY CHABLIS, Blackberry Brandy, BRANDY

Le plus pur venant du Ra'sin, etc

Tous les Ordres Sollicités sont Immédiatement Remplis.

Toute Marchandise achetée est délivrée sans frais à domicile.

PAUL N. VERNEUILLE,

SEUL AGENT.

24 août—1an

P. LABAT,

Acquéreur des Caves Bordelaises.

Il a transféré les Dites Caves

AU No 234 RUE PRIEUR,

Coin Bayou Road.

Et prévient ses amis, connaissances et le public en général, qu'il est toujours prêt à leur servir comme par le passé, les meilleurs vins et liqueurs à des prix modiques.

4 mars—1 an.

AVIS.

Tous les vins que nous expédions à la Nouvelle Orléans portent notre nom sur les barils.

A. BRUN & CO., Oakville, Cal.

J. M. VERGNOLE,

Agent à la Nouvelle-Orléans.

15sept—3f

Bureau du Board de Liquidation de la Dette de la Ville—Chambre 5, Hôtel de Ville Nouvelle-Orléans, 13 septembre 1894.

Rachat du montant total des bons de la ville de la Nouvelle Orléans de six pour cent.—Avis est par le présent donné que conformément à la Section No 1 de l'Acte No 88 de la Législature de l'Etat de la Louisiane, session de 1892, la ville de la Nouvelle Orléans rachètera le 1er janvier 1895 tout ses bons de six pour cent dont la date a été prolongée, émis d'après et par l'autorité dudit acte et déclarés numériquement ci-suit :

$1,000, bons numérotés 1 à 5,757 inclusivement.

$500, bons numérotés 1 à 132 inclusivement.

$100, bons numérotés 1 à 101 inclusivement.

$50, bons numérotés 1 à 476 inclusivement.

Avis est aussi donné que tous les intérêts sur lesdits bons cesseront sur et après cette date.

E. M. WALMSLEY, Président.

T. WOLFF, Jr. Secrétaire.

15 sept—au 1er jan

Société Française de Bienfaisance et d'Assistance Mutuelle de la Nouvelle-Orléans.

Messieurs les sociétaires sont prévenus qu'une Assemblée Générale extraordinaire aura lieu à l'Asile le DIMANCHE, 16 septembre à 5 heures du soir.

Le but de cette Assemblée est de donner quelques explications sur l'enregistrement de notre Constitution et sur certaines rectifications relatives à la Charte.

Le Président.

J. M. VERGNOLE,

A. LE FRANÇOIS, Secrétaire.

14 sept—2f

A LOUER.

Le confortable maison, 99 rue du Quartier, convenable pour une famille ; ayant tous les agréments désirables. S'adresser rue Esplanade, 84.

18 août—1f

A louer.

A la Baie St-Louis, dans un des endroits les mieux bâtis et les mieux habités, sur un site charmant, une maison complètement neuve des plus confortables, réunissant toutes les améliorations modernes, convenable pour une grande famille. S'adresser 94 rue de l'Esplanade.

2 sept—1f

ABONNEZ-VOUS A

LA REVUE HEBDOMADAIRE

La plus intéressante des revues parisiennes Romans, Histoires, Voyages, etc.

Abonnement $6.40 par an ; 6 mois $3.20

Abonnement d'essai de 3 mois $1.

La Revue hebdomadaire publie la première après l'apparition en volume, à l'exclusion de toute autre revue et journal, les romans des principaux écrivains de ce temps, notamment Paul Bourget, François Coppée de l'académie française, Alphonse Daudet, Henry Gréville, Richepin, E. Rod, A. Theuriet, Emile Zola, etc., etc.

La Revue hebdomadaire paraît en une livraison de 160 pages donnant 2,240 pages de ses 52 numéros, plus de 40 vols. par année.

S'adresser à la librairie E. Sherman, 126 W. 23d St. New York ; à sa succursale à Montréal, 1606 rue Notre-Dame et à ses Agents. Spécimen gratuit, avec circulaire explicative, demandé la liste des prime, envoyé contre réception de 2 sous en timbre-poste.

En vente à la Nouvelle-Orléans, chez George F. Wharton, 5 Carondelet str.

22mai 2m—Dim Mar Jeu

Société des Dames Hospitalières.

Les dames qui font partie de cette société sont priées de vouloir bien se réunir SAMEDI, le 22 septembre prochain, à 1 heure de l'après-midi, en la demeure de Mme Camille Meyer, avenue de l'Esplanade, entre les rues Bourgogne et Romparts, dans le but de s'entendre à l'égard d'une fête qu'il est question d'organiser au profit de la Société.

PAR ORDRE DE LA PRÉSIDENTE.

13 sept—1f 22

INSTITUTIONS.

Institut Commercial St-Aloysius,

Coin des rues Esplanade et Romparts.

Les classes s'ouvriront le LUNDI, 3 Septembre. Le Français et l'Espagnol sont enseignés sans augmentation de prix. Pour toute information, s'adresser à l'Institut.

25 août—1m

INSTITUT MATTHEY-PICARD

372 Avenue de l'Esplanade.

Pensionnat et Externat pour jeunes filles.

Recommence ses cours le 3 septembre 1894. Classes d'Espagnol. 10août—2m, DMerV

ASSEMBLÉE —DE— RATIFICATION

Pour endosser l'action de la Convention se déclarant en faveur de la protection de toutes les INDUSTRIES AMÉRICAINES.

Fabricants de sucre, Planteurs de cannes à sucre et ceux qui sont intéressés dans la production du Riz, des Oranges, du Sel et du Bois de construction et ceux qui représentent toutes ces industries qui demandent la protection, sont cordialement invités d'être présent à la

Salle d'Artillerie Washington —LE— LUNDI, 17me JOUR DE SEPTEMBRE, A MIDI,

dans le but de prendre en considération la situation politique et à l'effet de s'organiser afin de s'entendre au sujet de la nomination des membres du Congrès pour l'élection du mois de novembre.

Comité d'Arrangements,

E. N. PUGH, Chairman;

W. S. PARKERSON, W. J. BEHAN, ALBERT ESTOPINAL, G. A. BREAUX, D. S. FERRIS, THOS. SULLY, A. A. OXNARD, JAS. A. WARE, G. P. ANDERTON, H. P. KERNOCHAN, WM. H. CRAFFE, J. A. WILKINSON, CHS. GOUCHAUX, HY. McCALL, HORACE WILKINSON.

Attesté D. S. FERRIS, Secrétaire.

11sept—8 date

PROCLAMATION,

MAIRIE DE LA NOUVELLE ORLEANS. HOTEL DE VILLE, CE 24 AOUT 1894.

Conformément aux exigences de la section 56 de la Charte de la Ville de la Nouvelle Orléans une élection pour un conseiller pour remplir la vacance occasionnée par la résignation de l'Hon. F. B. Thrifilley, représentant dans le Conseil le Huitième Ward, est par la présente ordonnée, entre les heures de 6 A. M. et de 6 P. M., le mardi 18 Septembre 1894 dans le district ci-dessous représentant le huitième district représentatif Huitième Ward, dans les endroits respectifs de vote, ci-dessous désignés.

HUITIEME WARD.

Premier Precinct—Du ferme à Royale, des Champs Elysées à l'Avenue Lafayette, Mandeville et Chartres.

Deuxième Precinct—De Royale à St-Claude des Champs Elysées à l'Avenue Lafayette, 528 rue Bourgogne.

Troisième Precinct—De St Claude à Robertson, de Champs Elysées à l'avenue Lafayette, 147 rue Gouhaut.

Quatrième Precinct—De Robertson à la Promenade Floride, de Champs Elysées à l'avenue Lafayette, coin Mandeville et Derbigny.

Cinquième Precinct—De la Promenade de la Floride au Lac Pontchartrain, des Champs Elysées à l'avenue Lafayette, rue Champs Elysées entre Columbus et Amelia, Milneburg.

IRWIN JAMISON,

Agient comme Maire.

9 au 18 sept inc.

ETAT DE LA LOUISIANE

Paroisse d'Orléans,

Bureau des Commissaires d'Election,

Nouvelle Orléans, 8 septembre 1894.

EN VERTU DES CLAUSES de la section 16 de l'Acte No 181, de la session de 1894, le Bureau des Commissaires d'Election pour la paroisse d'Orléans par le présent, nomme et désigne les commissaires et greffiers suivants, pour agir comme tels à l'élection pour un Conseiller, devant avoir lieu dans le Huitième Ward de la Paroisse d'Orléans le MARDI, 18me jour de septembre 1894, à savoir :

PREMIER PRECINCT—PREMIER CORPS.

Commissaires—John Lasarde, 10 rue Espagne ; James Kelley, 21 Mandeville ; James Avery, 34 Mandeville.

Greffier—R. L. Rivers, 56 Espagne.

PREMIER PRECINCT—DEUXIEME CORPS

Commissaires—Wm. H. Brooks, 496 Royale ; J. Berigan, 485 Chartres ; James Robertson, N. Peters et Espagne.

Greffier—Geo Woods, 452 Chartres.

DEUXIEME PRECINCT—PREMIER CORPS

Commissaires—L. J. Morel, 596 N. Romparts ; P. Blum, 430 Royale ; Pascal H. Burvant, 491 Royale.

Greffier—E. Leonard, 490 1/2 Bourgogne.

DEUXIEME PRECINCT—DEUXIEME CORPS.

Commissaires—R. B. Otero, 72 avenue Washington ; M. Caillaud, Royale, entre Mandeville et Kerlerec ; M. McCoy, 499 1/2 Royale.

Greffier—C. V. Kathman, Royale et Mandeville.

TROISIÈME PRECINCT—PREMIER CORPS.

Commissaires—Chas. S. Gregory, 122 1/2 Espagne, Henry Langlois, 232 1/2 Mandeville ; Wm. E. Burke, avenue Washington et Morales.

Greffier—J. L. Newman, 533 Robertson.

TROISIÈME PRECINCT — DEUXIÈME CORPS.

Commissaires—Jos. Maller, Espagne et Urquhart ; Wm Parody, 150 avenue Washington ; H. E. Leclerc, 551 1/2 Robertson.

Greffier—L. Robira, 184 Marigny.

QUATRIÈME PRECINCT — PREMIER CORPS.

Commissaires—Henry Gervais, 235 Marigny ; Chas. Beaver, Mandeville et Bonne ; A. Maxwell, 301 Mandeville.

Greffier—F. Brammerman, 271 Marigny.

QUATRIÈME PRECINCT — DEUXIÈME CORPS.

Commissaires—M. Kerkel, 187 avenue Washington ; F. Sanders, Claiborne, entre Magnolia et avenue Washington ; H. Kunkell, 354 Mandeville.

Greffier—L. A. Desgouttes, 275 Marigny.

CINQUIÈME PRECINCT—PREMIER CORPS

Commissaires—Charles Moreau, Milneburg ; Fred Romer, Milneburg ; M. Lehinger, Milneburg.

Greffier—Thos. Burchell, 90 Magnolia.

CINQUIÈME PRECINT — DEUXIEME CORPS.

Commissaires—M. Saltzman, Milneburg, P. Habina, Milneburg ; John Lonergan, Milneburg.

Greffier—Louis Moreau, Milneburg.

GEO. C. PREOT, Président.

L. P. BRIANT, Secrétaire.

9 sept—9 12 15 18

1-5-8

Célibataires ! Cela ne coûte qu'un cent et un cinq-huitième de cent par jour étant 36 pour 365 jour.

Faites-le prendre immédiatement, autrement vous arriverez trop tard.

Le Directory de la Ville

De la Nouvelle-Orléans pour 1894, de

SOARDS.

Renferme plus de changements qu'il y en a eu depuis vingt ans, ce qui fait que les anciens directories deviennent inutiles et que le nouveau devient indispensable.

Vu des décès survenus et des délinquants parmi nos souscripteurs, ce directory étant une publication de souscriptions exclusivement, il n'y a qu'un nombre limité en vente.

C'est une aide de valeur et sauve avec le temps de l'argent, etc.

City Directory, prix.....$6 00

Business Directory, prix. 1 00

Mappe de la Ville, Litographiée, 3 couleurs..... 50

Chacun de ces ouvrages mentionnés ci-dessus envoyé par express ou par la malle dans toutes les parties des Etats-Unis sur l'envoi du prix.

L. SOARDS, Editeur,

6 Commercial Place, Coin Camp.

6 mars—

Bureau de la Compagnie du Chemin de Fer d'Orléans.—Coin des rues White et Lakeview.—Nouvelle-Orléans, 15 août 1894.—Les actionnaires de cette compagnie sont par la présente notifiés qu'une réunion spéciale aura lieu au bureau de la Compagnie, le 15me jour de septembre 1894, à midi, dans le but de décider finalement si oui ou non, ils adopteront l'électricité en notre puissance motrice et accordant leur charte, et à l'augmentant le fondé capital de la Compagnie et s'ils autoriseront à émettre des actions.

L. H. PETITPAIN, Jr.

15 août—30f

D. MERCIER'S SONS

Les marchands renommés par la modicité des prix de leurs articles et la loyauté dans leurs transactions commerciales

Vêtements confectionnés, Chapeaux et Articles de toilette pour messieurs et enfants.

Le magasin est ouvert le samedi soir jusqu'à 10 heures, et fermé le dimanche.

Coin des rues Dauphine et Bienville, à deux lieis de la rue du Canal, 2me district

Lersev 23—1an—mer. ven. dim

Compagnie d'Assurances PHŒNIX de Hartford, Conn.

—SUCCESSEURS DE LA—

COMPAGNIE D'ASSURANCES DE LA NOUVELLE-ORLÉANS.

Actif, valeur réelle.....$5,526,229

Portes réglées à la Nouvelle-Orléans, ainsi que le font les Compagnies locales.

JULES TUYES, Agent-Résident.

29mai94—1an 39 RUE CARONDELET.

PURGATI